

# MORCEAUX CHOISIS

## I

### Conseils à un jeune homme

Je t'ai observé pendant cette soirée, tu étais triste et mécontent de toi. Voisin de cette femme qui te plaît, tu es resté silencieux. Elle a essayé de te rassurer, puis, surprise, s'est levée en murmurant qu'elle devait partir. Tu l'as retrouvée une heure plus tard, éveillée, joyeuse, à côté d'un autre.

Tu es allé te joindre au groupe des politiques. Ils parlaient de thèmes qui te sont familiers ; guerre, impôts, crise des affaires. Ils ne disaient rien qui n'ait été imprimé chaque matin dans les journaux, et pourtant leur conversation semblait animée et spirituelle. Tu as voulu t'y mêler. On s'est tourné vers toi avec étonnement, comme un bon orchestre regarderait un nouveau violon qui jouerait faux. Tu as commencé un récit ; après deux phrases, l'homme à la voix forte t'a coupé, et personne ne t'a demandé la fin.

Tu n'as pas osé partir le premier, mais tu as suivi le premier départ. Tu marchais lentement, tête basse ; j'avais envie de te rejoindre et de te dire : "Ne t'émeus pas... Ton aventure de ce soir... Elle fut la nôtre. Ne crois pas qu'on ait remarqué ton silence. Les hommes sont trop occupés d'eux pour penser long-temps à toi."

Tu envies leur autorité. Tu l'auras. Elle naît de la fonction et de l'absence d'esprit critique. Les places te viendront avec l'âge. Tu apprendras à affirmer. Tu auras une doctrine, blindage solide. Abrité par elle, tu deviendras brave. En attendant, observe quelques règles de prudence provisoire.

Ne parle jamais quand, pour la première fois tu pénètres dans un monde nouveau. Écoute, cherche ta profondeur. A Paris il n'y a pas en même temps plus de trois sujets de conversation possibles. Étudie-les tous trois, comme tu préparerais les questions d'histoire pour un examen. Puis guette ta chance. Dans les questions de fait, la compétence donne droit d'intervenir. Sois théologien, psychologue, juriste. Cite les formules d'excommunication et les articles du Code civil. Le monde respecte les spécialistes.

Avec les femmes, sois simple et hardi. Elles aiment le naturel, et qu'on leur parle d'elles. N'hésite pas à décrire ton métier. Il y a dans l'activité de l'homme comme une caresse rude qui les flatte. Ne crains même pas d'être obscur. Elles diront : "C'est ce jeune homme qui a de jolis yeux et qui m'a parlé d'Einstein."

Extrait d'André Maurois: *La Conversation*. Librairie Hachette, éditeur, 79 Boulevard St Germain à Paris.

## II

**“A la guerre, concevoir est peu, exécuter est tout”**

Vouloir, ce n'est pas seulement dire ce qu'on veut, c'est se représenter avec force comment on agira.

Foch enseigne la doctrine de guerre la plus prudente. Un jour on lui avait demandé de faire à des officiers étrangers une conférence sur la stratégie. Sa conclusion fut une de ses phrases au raccourci pascalien: “Messieurs,... le perroquet... animal sublime.” C'est qu'en effet la marche du perroquet est à ses yeux l'image du chef dans la bataille. Cramponné des deux pattes au barreau inférieur de sa cage, le perroquet cherche du bec le barreau supérieur. Quand il l'a trouvé, il s'y accroche, puis, d'un mouvement hardi, porte une patte à la hauteur du bec. Mais de l'autre il reste solidement accroché jusqu'à ce que sa nouvelle position lui paraisse tout à fait sûre. Alors seulement il amène la seconde patte, et tout de suite, du bec, cherche le barreau suivant... “Le perroquet, animal sublime.”

Quelque temps avant 1914, le colonel Pétain commanda pendant une manœuvre le Parti Bleu et fut vainqueur. Le général directeur réunit les officiers pour la critique et demanda au vaincu d'exposer ses

plans. Quand ce fut fini : "Eh bien, dit-il, mon ami, votre cas est clair, vous avez été battu parce que vous avez commencé la journée avec une idée préconçue," et il exposa longuement pourquoi il faut venir à la bataille avec un esprit vierge. Puis il se tourna vers le colonel Pétain et dit en souriant: "A vous, Pétain, quelles étaient vos dispositions ?"

Le colonel Pétain commença : "Mon général, j'avais une idée préconçue....."

En 1914, au moment de la déclaration de guerre, Lyautey reçoit du ministre l'ordre de remettre à sa disposition la plus grande partie des troupes du Maroc. Le gouvernement se rendait compte qu'il serait impossible de tenir tout le pays avec les petits effectifs laissés à Lyautey ; il lui demandait seulement de garder Fez et d'assurer l'évacuation des Français du Sud. C'était fort bien raisonné. Si avec cent mille hommes on peut occuper un territoire, avec vingt mille on peut occuper le cinquième de ce territoire. Règle de trois.

Quand il reçut cette lettre qui ruinait son œuvre, le général ne dit rien et s'enferma dans sa chambre pendant 24 heures. Quand il en sortit, il dicta d'un seul jet un plan qui est resté célèbre là-bas sous le nom de plan du 20 août. "Je vous rendrai, disait-il, tous les bataillons que vous me demandez. Je ne garderai que ce qui est nécessaire pour maintenir l'apparence de postes, mais notre politique sera la politique du sourire. Non seulement nous ne serons pas inquiets, mais aux yeux des indigènes nous serons joyeux. Nous ferons une exposition à Rabat, une

## MORCEAUX CHOISIS

## 5

foire à Fez. Un homme qui travaille ne pense plus à se battre. Tout chantier ouvert est une bataille gagnée.” Ce programme fut exécuté. Non seulement le terrain conquis fut conservé, mais des tribus encore rebelles vinrent demander à se soumettre pour monter sur les chevaux de bois de Fez. L’arithmétique était vaincue.

La règle de trois, vraie dans le monde des choses, est fausse dans le monde des humains. On ne prouve pas qu’il est possible de marquer un essai au rugby ; on le marque. On ne prouve pas qu’il est possible de gagner une bataille ; on la gagne.

L’action directe d’un corps sur une pensée n’est pas niable. Tous les hommes d’affaires vous diront la différence de valeur entre une visite et une lettre. Pourtant une lettre pourrait communiquer tout le contenu intellectuel d’une pensée, mais elle laisse évaporer le corporel qu’un son de voix eût révélé.

Il y a dans l’histoire de la bataille de la Marne un très beau drame qu’il faudra bien écrire un jour. C’est celui qui aurait pour sujet l’action personnelle de Joffre, de ce corps massif, volontaire et pourtant tout chargé d’émotion et de désir éperdu de vaincre. Connaissez-vous la visite à French qui, ayant perdu confiance en nous, se refusait alors à combattre ? Les généraux anglais debout derrière une table, immobiles, méfiants, las de promesses jamais tenues ; devant eux, Joffre passionné, bégayant d’émotion, déposant d’un geste monotone son cœur sur cette table interposée. Ce qui persuade alors French, croyez-vous que ce soit ce que dit Joffre ? Ce qu’il dit, on ne le comprend

guère, ce sont des mots hachés : “bataille où je mettrai mon dernier obus... décidera de la campagne...” Tout cela, d’autres l’avaient dit au maréchal anglais et n’avaient pu le convaincre. Non, ce qui agit, c’est cette “présence,” c’est la passion réelle, visible de cet homme, c’est le timbre de la voix qui marque la sincérité, et quand French lui répond simplement : “Je ferai tout mon possible,” Joffre s’en va sans en demander plus, parce que là aussi le ton de la réponse lui a garanti beaucoup plus que la simplicité des mots ne contenait.

On trouve souvent dans les armées des hommes que la lenteur de leur esprit fait juger médiocres et qui deviennent de très grands chefs par la seule force de leur ténacité. Je pense par exemple à un Kitchener que j’ai promené à Salonique sur les positions françaises. Ses idées stratégiques m’ont rappelé celles d’un bon gardien de batterie. Mais quand il avait décidé une opération, il mettait au service de sa décision une volonté si ferme, une prévoyance de détails si complète, qu’il était rare qu’il échouât.

Vous vous souvenez de la lente vengeance qu’il sut préparer à Gordon assassiné par les Derviches. Il fallut former l’armée égyptienne, l’équiper presque sans argent avec le matériel de rebut des armées européennes, puis la faire avancer le long d’un couloir rocheux et la maintenir approvisionnée dans un désert. Mais c’était justement là les travaux qui convenaient à Kitchener. Il fit déterrer de vieux rails ensevelis dans la boue. Il posa la ligne lui-même, dessinant ses courbes, dirigeant ses équipes. Quand elle fut presque

## MORCEAUX CHOISIS

## 7

achevée, une crue du Nil en enleva sept kilomètres. Il serra les dents et recommença. Enfin, le premier train put passer. En même temps arrivait d'Angleterre une canonnière démontable qu'il avait achetée avec les économies de l'armée d'Égypte et qui devait lui permettre d'exécuter des feux de flanc sur l'ennemi. Il s'y embarqua avec son état-major. Il ordonna le départ. On entendit une grande explosion; la chaudière avait sauté. L'officier mécanicien vint dire que le dommage était irréparable. Alors pour la première fois on crut que Kitchener allait sortir de son terrible calme. On vit ses yeux devenir humides et les coins de sa bouche s'abaisser. Il descendit précipitamment dans sa cabine. Il en ressortit cinq minutes plus tard, apaisé, donna des ordres de débarquement et dit qu'on se passerait de la canonnière. La campagne dura plus d'un an. Enfin, le Mahdi fut tué et avec lui dix mille Derviches. Kitchener put entrer dans Khartoum. Pendant sa chevauchée de triomphateur il avait l'air d'une statue de pierre.

Extraits des *Dialogues sur le Commandement*.

## III

## La liste de mes dettes

Je voudrais, à l'exemple de Marc-Aurèle, dresser ici la liste de mes dettes.

A Nebout, professeur de seconde, je dois l'amour des romantiques. Il aimait Hugo et Vigny; il nous faisait lire avec respect *Stello* et *Quatre-vingt-treize*; il avait écrit des tragédies en vers; il préférait Lucrèce à Virgile; il portait une grande houppelande et on l'appelait le berger.

A Texcier, professeur de rhétorique, je dois Voltaire, France, l'horreur de l'emphase, le respect de la modération. Il préférait Virgile à Lucrèce; il avait des yeux perçants au-dessus d'une barbiche pointue et parlait d'une voix précieuse et pure comme les phrases qu'il aimait. Il nous imposait des sujets classiques, qui nous apprenaient la politesse du style: "Lettre de Gourville au prince de Condé.—Lettre de Malesherbes au roi Louis XVI.—Lettre d'un admirateur de Racine à Racine, après la cabale de *Phèdre*." Les jours de départ en vacances, il nous lisait des contes de Jules Lemaître ou des nouvelles de Mérimée. C'est par lui que j'ai connu le *Vase Étrusque* et l'*Enlèvement de la Redoute*.

A Lecaplain, professeur de physique, je dois tout ce que je sais encore des sciences. Il dictait un cours remarquable, où l'essentiel seul apparaissait. La vie, tissue pour d'autres de passions redoutables, n'était pour lui qu'une longue classe de physique. Il distinguait mal entre elles les générations successives. A

## MORCEAUX CHOISIS

9

toutes, il avait enseigné qu' “à une même température (Soulignez quatre fois... Vous l'oublierez au moment de l'examen...) les volumes d'une même masse de gaz...” On m'a conté depuis que, prenant sa retraite, il ne put vivre sans ses classes et dut engager un secrétaire auquel, du matin au soir, il dicta son cours d'hydrostatique et son cours d'électricité.

A Mouchel, à Lelievre, mathématiciens, je dois le goût des termes bien définis et l'horreur de l'éloquence.

A Pichon, professeur de gymnastique, je dois le respect des mouvements bien faits, des pointes de pieds allongées, des rétablissements sur les poignets, qui élèvent le corps lentement, par d'imperceptibles tractions.

A Chartier, professeur de philosophie, je dois tout.

## Discours d'un vieux Rouennais

Comprendre Rouen?... On ne comprend pas Rouen, monsieur, on y vit... On y vit, de père en fils, depuis trois, quatre, cinq siècles... Non, on ne comprend pas Rouen, on s'en imprègne... La ville est homogène, antique; ses habitudes enracinées... On ne quitte pas Rouen, quand on a l'honneur d'être né Rouennais, monsieur... On n'émigre pas, même en France... Les Rouennais sont rares, hors de Rouen... A Paris, quelques colonies groupées autour de la gare Saint-Lazare, pour être mieux à portée de Rouen... Dans toute la Seine-Inférieure, six mille Rouennais seulement... Et beaucoup de fonctionnaires, devenus Rouennais par les hasards de leur carrière, n'ont plus eu, dès ce moment, d'autre ambition que de terminer celle-ci à Rouen... Le Rouennais, monsieur, est insulaire, il est le plus insulaire des Français... Par certains traits il

rappelle l'Anglais... Le Havre, agité par les vents de l'Océan, fait ses affaires à la manière de New-York. Rouen, port intérieur, traite les siennes à la manière de la Cité de Londres.

L'esprit d'entreprise et la hardiesse n'ont pas été ici les instruments des plus vraiment rouennaises des fortunes, mais plutôt la continuité, l'économie et la prudence. J'ai pu feuilleter le livre de raison d'une vieille famille d'industriels. En 1818, le bisaïeul possédait quatre cent mille francs ; en 1826, sept cent mille ; en 1832, douze cent mille. Le niveau monte, lentement, jusqu'aux six millions du Rouennais d'aujourd'hui, et cette montée se fait sans secousses. Pas de spéculations triomphantes, mais pas de faillites, pas de catastrophes. Pendant les très grandes crises, la fortune reste étale ; dès que l'orage politique ou financier s'éloigne, la montée reprend, tranquille et sûre. Le mode de vie ne change pas avec cette ascension. Une grande fortune rouennaise est pudique. On a, en ville, un vieil hôtel à la façade de pierre grise ; quelquefois un petit château dans le village d'où sortit la famille au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais peu de domestiques, peu de luxe...

En d'autres villes on montre avec fierté la voiture neuve, six cylindres, freins avant. Ici on est heureux de vous faire admirer la vieille Delaunay-Belleville "que mon père a achetée, il y a douze ans." Le capot court, la caisse haute sont peut-être un peu ridicules, mais ses cuivres et ses vernis ont été entretenus avec tant d'amour que leur éclat devient émouvant... Et surtout "on n'a pas changé."

Extraits de *Rouen*.